

À l'origine était le dessin

À travers l'exposition *Drawing The Bottom Line* le S.M.A.K. met l'accent sur la possibilité qu'offre le dessin en tant que médium porteur d'un pouvoir d'émancipation et d'un espace de liberté. Qu'elle soit réelle ou imaginaire, la ligne est à l'origine du fondement de notre relation à l'espace, tour à tour intérieur et extérieur, intime et public. Le dessin, tout comme l'écriture, est une pensée en acte, qui implique le corps dans son déplacement. À toutes les étapes de la création, le dessin est là soit pour anticiper la réalisation future (croquis, esquisse préparatoire), soit pour enregistrer son développement (notes, mesures), mais rarement apparaît-il en tant que finalité. Dès lors, il arbore un caractère indiscipliné et ne peut tolérer d'être figé dans une représentation statique. Il peut être minutieusement appliqué, à l'instar de l'œuvre de Sol LeWitt qui se trouve à l'étage du musée et qui, s'il ne fait pas partie de l'exposition, lui fait merveilleusement bien écho, mais jamais ne se départit de son caractère éphémère. Le musée n'a en effet acquis qu'un protocole qui doit être exécuté par des assistants certifiés. La durée de vie du dessin varie en fonction des présentations, mais finira toujours par disparaître des cimaises.

Beaucoup d'œuvres présentées dans cette exposition témoignent de l'appétence des artistes pour la spontanéité et la souplesse que permet ce médium, en dépit de sa fragilité. Certains la cultivent comme une forme de primitivisme, de retour à l'enfance de l'art. Ainsi, l'artiste italien Andrea Galiazzo propose une performance durant toute la durée de l'exposition, pour laquelle il invite les visiteurs à se laisser dessiner dans la main pendant qu'il leur explique sa démarche artistique. Une fois la performance terminée, le spectateur repart avec un gribouillis coloré similaire à celui qu'aurait pu produire un enfant de quatre ans, qui finira par s'effacer après quelques lavages. Le récit qui accompagne ce rituel est tout aussi important sinon plus que l'acte d'inscription en lui-même, s'apparentant à une écriture automatique. C'est par ce biais que l'artiste entend disséminer son œuvre, par effet de contamination. D'autres artistes révèlent grâce aux crayons et à la feuille de papier les contours sinueux de leur existence ; en font partie les visions extatiques d'Elly Strik, que l'on dirait issues de séances d'hypnose (même s'il n'en est rien, contrairement aux dessins de Matt Mullican, qui eux le sont réellement) ou encore les Dream Drawings de Jim Shaw, qui condensent l'activité nocturne du créateur sur une feuille de papier divisée en carrés à la manière d'une bande dessinée.

Si l'obsession caractérise certaines de ces pratiques, de même que la tentation de créer des systèmes de pensées clos sur eux-mêmes (les diagrammes de Mark Lombardi, les annotations de textes littéraires et philosophiques de Jorinde Voigt, aussi précieux qu'impenétrables), on découvre avec un plaisir renouvelé des artistes qui de prime abord n'ont pas choisi le dessin comme médium privilégié et qui l'abordent de façon détournée ; on pense à la très belle vidéo d'Edith Dekyndt, où de l'encre se dissout lentement dans l'eau ou encore au film de Manon De Boer, qui a demandé à une collectionneuse de filmer chaque jour, à différentes heures, une peinture d'Agnès Martin qu'elle possède. On voit ainsi apparaître dans le reflet de la vitre la silhouette de l'opérateur sur fond de grille géométrique, alors qu'à certains moments, l'œuvre disparaît presque intégralement en fonction de la luminosité ambiante. Pour certains, le support de l'œuvre n'est pas celui auquel on s'attendrait et le trait sort du cadre déterminé par la feuille de papier. Francis Alys investit avec sa Green Line le terrain de la géopolitique en s'interrogeant sur l'arbitraire du découpage de la frontière entre deux États, soit Israël et la Palestine. Adel Abdessemed dessine des cercles au fusain, le corps suspendu à l'envers, maintenu par une corde attachée à un hélicoptère. D'autres artistes, moins sensationnels dans l'exécution de leur travail, investissent directement le mur, comme Marc Bauer qui reproduit des paysages de ruines à l'entrée de l'exposition ou encore Julian Göthe et Anna Barriball, dont les constructions géométriques sont plus proches d'un Sol LeWitt. **Nikolaus Gansterer déploie une installation où le dessin joue le rôle de partition organique,** tandis qu'Ante Timmermans compose un espace scénique et que Nick Mauss rejoue l'espace de l'atelier dans un work in progress continu.

Le seul reproche qu'on pourrait adresser à cette exposition, c'est que dans sa tentative de circonscrire un ensemble de pratiques graphiques, d'une richesse et d'une densité somme toute assez incroyable, elle tend non pas à épuiser son sujet, mais à le noyer dans la masse. Heureusement, un petit guide explicatif accompagne l'exposition, ainsi qu'un catalogue généreusement illustré. Un très beau texte de John Berger traitant du portrait dessiné de son défunt père y est reproduit en guise de conclusion, rappelant comment le dessin est le seul art véritablement capable d'encapsuler le temps.

Drawing The Bottom Line, au S.M.A.K. de Gand, du 10.10.2015 au 31.01.2016

Philippe Van Cauteren & Marten Germann, *Drawing The Bottom Line*, Fonds Mercator, S.M.A.K., 2015, 235 p.

Article paru dans le journal Hippocampe, n°24, décembre 2015-février 2016



Septembre
Tiberghien
septembreiberghien.com

Jan 2 2016